

En somme, nous vivions bien. Chaque saison amenait ses fruits et ses plaisirs, et la Terre du Couchant n'était pas avare. Les vices dans le gouvernement du Royaume étaient si vieux, et leurs méfaits si capricieux dans leur enchevêtrement qu'ils finissaient par participer des hauts et des bas qui donnent sa variété à tout spectacle naturel : si on formait le vœu parfois de les voir « s'arranger », c'était de la même lèvre pieuse dont on souhaite que le temps « s'arrange » après la grêle ou la gelée. Comme l'habitué des alpages a cessé de réfléchir au caractère fâcheusement raboteux des montagnes, simplement on naissait à Bréga-Vieil au cœur d'un paysage social accidenté. Le secret conseil du Royaume était l'absence complète de mouvement, et la connaissance que l'homme accroche son champ et le laboure sur des pentes dix fois plus fortes que celles qu'il supporterait d'un pont de navire, quand celui-ci va sur la mer.

Il y avait des jours encore où l'œil retrouvait sur cette terre poncée et usée par la familiarité de tant de paumes les escarres et les cicatrices du feu. Ces jours-là, comme les fantômes sortent des cimetières par les nuits de pleine lune, le regard du voyageur doué d'un pouvoir séparateur neuf

découvrait les termitières de pierre des anciens calvaires basculés au creux des fourrés, pareilles aux hécatombes des grandes chasses, les tours à signaux, sombrées dans les feuilles, les châteaux de grès brut enfouis dans leur bauge de forêts, l'étang de leurs cours pavées mangées par l'herbe, et les anneaux de fer énormes scellés aux murs roussis où s'était cachée une race de chevaux d'Apocalypse. Mais le peuple du Royaume aujourd'hui consultait d'autres archives. Elles s'entassaient en liasses croûtées d'un limon de siècles aux greffes des cours de justice et aux registres des officialités, où les symboles de ce qui avait été richesse vraie se monnaient et s'échangeaient en effigie. Quand il m'arrive de penser encore à ce temps de mon activité professionnelle, il me semble que la vie des habitants du Royaume se passait à échanger des signes authentifiés, son labeur à répertorier des pièces comptables. La fin dernière de la tenue des comptes était dans leur balancement : le Royaume inépuisablement fabriquait de l'équilibre, coïncidait sur le papier avec lui-même dans la figure de son identité.

Je me souviens pourtant combien la vie à Bréga-Vieil était douillette et confortable, ainsi que dans une maison dont on s'est résigné à condamner les pièces d'apparat. À l'orient du quartier du Bourg, s'enlevaient au-dessus des gorges de la Loesna les courtines du château des Comtes dominant les tuiles vernissées de la ville de leur pigmen-

tation terne de rochers que n'atteignent plus les marées. À l'Ouest, la cathédrale surplombait un mamelon haut, un quartier depuis longtemps désertique, raccordé par une pente douce aux plateaux qui ceinturent la ville. Les rues coulaient, se serraient en faisceau sinueux dans l'ensellement entre les deux hauteurs, charriant avec elles une traînée de vie grasse, abandonnant les lourds vaisseaux de pierre à leur échouage sur ces parvis visités par le vent, où les après-midi d'été promenaient sans bruit de minuscules trombes de poussière. Il faut avouer que ces hauts lieux étaient devenus à Bréga-Vieil avec le temps extraordinairement inhospitaliers : un quartier claquemuré et hostile avec ses rares portes étroites, ses murs aveugles où la chaleur plaquait des essaims de mouches, – parfois une sonnette grêle au fond de ses jardins verrouillés dont les arbres pointaient à peine par-dessus le mur de clôture, un parti de soldats dans ses ruelles tournantes montant harnaché vers le château, ou la robe noire d'un prêtre battant aux murs crayeux comme une chauve-souris. À présent, quand me revient l'image de la ville, il me semble discerner qu'une espèce de torpeur faisait refluer de là la vie vers les points bas. La ville s'endormait, pesante, amarrée par les siècles aux pitons de ses roches de vigie, son poids aveugle tassé au plus creux de ce hamac avachi, dans un bruit faible de viscères satisfaits et dans la respiration assoupie des grandes chaleurs.

Je me revois encore, comme je le faisais presque chaque jour, poussant sur la chaleur laiteuse de l'été du Royaume la porte de mon domaine réservé. Une fraîcheur pleine de calme y régnait à l'abri des murs de donjon et des fenêtres étroites, sous la volée courte des arcs écrasés. Un badigeon de chaux crue dissimulait l'appareillage des voûtes, ne laissant à nu que les tambours de granit gris des piliers agrafés de fer, un peu usés à hauteur d'épaule par le raclement millénaire du fleuve procédurier. L'ensemble évoquait l'idée d'une demeure noble – chapelle ou résidence seigneuriale sommairement adaptée à l'hébergement anonyme d'une caserne – contre le mur du fond, une rangée de stalles de chêne sur une estrade marquait la place de la Chambre des Fermes dans les tenues de justice – dans un angle de la pièce, deux rideaux coulissant sur des tringles scellées au chapiteau d'un des piliers isolaient une sorte de vestiaire où les juges coiffaient leurs perruques avant les audiences. Par la fente des fenêtres d'ogives, au-delà de la placette, l'œil prenait d'enfilade la tranchée d'une ruelle montante au bout d'une gorge que fermait tout en haut comme une épaule de glacier l'énorme masse blanche de la cathédrale. Le bredouillement des voix coulées dans le moule des formules apprises reprenait avec les audiences comme un *élément porteur* qui eût mis à flot, une fois de plus, la vieille salle, véhiculé son vaisseau fourbu, calfaté contre les bruits de la rue, jusqu'à l'échouage où reviendrait le

soulever la marée du lendemain. Ce que je me rappelle aujourd'hui le plus vivement, je crois que c'est leur timbre – un timbre de lassitude usée, et cette hâte qu'on leur sentait parfois, à une précipitation imperceptible du débit, de venir meubler le silence comme on *amuse le tapis*, en attendant qu'une présence capitale, dont le retard inexplicablement se prolonge, permette enfin d'entrer dans le vif du débat. Les querelles de bornage, l'assiette des dîmes, les indemnités d'éviction, les controverses subtiles à propos du domaine congéable, restaient certes à Bréga-Vieil, où la propriété foncière était l'alpha et l'oméga de la richesse publique, une matière de suprême intérêt, la remise en question d'un simple droit d'usage, une *ligne d'arrêt* sur laquelle il n'y avait pas d'exemple qu'on ne se battît sans esprit de recul. Et cependant il passait dans cette défense tatillonne des droits acquis, qui s'exaspérait, bloquant parfois pendant des années entières la procédure, quelque chose de l'entêtement d'un commandant de place aux abois, d'autant plus pointilleux sur les *satisfactions d'honneur* qu'il a fait son deuil à la longue de toute résistance. La bouche béante dont ces voix se bouscullaient à meubler le silence, c'était celle de la peur.

J'entre ici, je le sens bien, dans une explication délicate. Quiconque eût prétendu que la peur régnait à Bréga-Vieil eût été taxé de folie, et je sens que j'aurai peine à définir cette pesanteur d'âme, cette nuance de désintérêt songeur

qui s'emparait de nous. Il y a bien des manières d'avoir peur, et celle de Bréga-Vieil était apparemment une des plus bénignes. C'était seulement, aux moments de détente et de solitude, la conscience faible et qui cependant ne se laissait jamais complètement abolir d'une très légère perturbation organique : une impression de sécheresse au fond des orbites, un flottement du sens de l'équilibre. Oui, il me semble qu'ici j'ai chance peut-être de me faire mieux comprendre. La terre où nous vivions, à mesure que semblait s'y exaspérer l'instinct possessif, ne nous restait plus aussi complètement rassurante et familière : il y avait dans les choses les mieux pliées à nous supporter et à nous servir, dans la perspective quotidienne de la rue, dans le dédale familier des chemins de campagne, une espèce de retrait, d'isolement hargneux. Ce n'était pas l'instinct du vieillard qui lui souffle à l'oreille un jour qu'il n'a « plus rien à faire sur cette terre ». Quand la sève cesse d'y monter, les boules de chardons qui croissent dans nos steppes se cassent l'une après l'autre au ras du sol, pour que le vent roule au loin leur troupeau laineux chargé de graines – ainsi la terre semblait nous avertir qu'un jour vient où il est temps qu'elle nous dépouille et nous quitte : le malaise nous venait de cet ancrage fatigué et de ces fibres du cœur une à une rompues, qui nous rendaient maintenant des antennes pour pressentir le vent qui commençait de se lever.